

PAUL UROZ ZONE ZÉRO

CLASSÉ
CONFIDENTIEL

SOUVENIR
NON VÉRIFIÉ

EFFACEMENT
VALIDE - CODE 0



Paul Uroz

Zone Zéro

© Paul Uroz, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1100-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

On croit souvent que les guerres se gagnent avec des armes. Qu'elles se déclarent à coups d'ultimatums, de missiles, de drapeaux qui tombent.

Mais cet ouvrage ne parle pas de ce genre d'affrontement. Il parle d'une guerre plus insidieuse. Plus silencieuse.

Celle qui se livre dans la mémoire. Dans nos souvenirs. Dans ce que l'on choisit – ou non – de retenir d'un peuple, d'un amour, d'un échec, d'un pays.

Zone Zéro ne vous propose pas un simple récit d'espionnage. Il vous entraîne dans un labyrinthe de vérités contrariées, de programmes oubliés, d'alliés ambigus et de mémoires trafiquées.

Il interroge ce que signifie, se souvenir dans un monde qui préfère oublier, et ce qu'il en coûte de vouloir réparer la vérité avec des outils contaminés.

Gabriel Claire Sélène Clara... Ce ne sont pas des héros. Ce sont des porteurs... De secrets... De fragments... De questions qu'aucune diplomatie ne veut vraiment poser.

Alors, entrez. Mais sachez une chose : une fois que la mémoire s'est rallumée, on ne peut plus jamais prétendre qu'on ne savait pas.

Prologue

Varsovie, 3 h 17

L'odeur de fer, de moisissure et de plastique brûlé imprégnait l'entrepôt n°47, à la périphérie sud de Varsovie. Un halogène tremblotant, suspendu à une poutre métallique, jetait une lueur blanchâtre et crue sur le sol de béton tâché d'huile. Dans cette lumière, le corps pendu semblait presque irréel, comme un mannequin oublié d'un tournage sordide.

Pieds nus, les bas de pantalon humides, tête inclinée à gauche. Le visage violacé, la langue gonflée, les paupières à moitié closes. Le tabouret renversé gisait deux mètres plus loin, trop loin. Ses chaussures à proximité.

Gabriel Dumas s'approcha sans un mot. Il portait une parka noire zippée jusqu'au cou, son badge diplomatique rangé dans une poche intérieure, hors de vue. Les bottes de cuir amortissaient chacun de ses pas sur le sol irrégulier. Il contourna lentement le pendu, observant chaque détail comme s'il s'agissait d'une scène de théâtre montée pour lui. Et en un sens, c'était exactement ça.

Ce n'était pas un suicide. C'était une mise en scène, et elle n'était pas très peaufinée. Il repéra d'un coup d'œil les éléments dissonants :

Le câble de levage industriel, soigneusement noué selon un schéma en huit, parfaitement maîtrisé. Les semelles de la victime nettoyées, sans poussière ni trace de marche, le pli de la chemise encore net ; comme repassée avant la pendaison, et surtout, la trace sur le poignet gauche, net, rond, trahissant l'absence récente d'une montre.

« *Qui ôte sa montre avant de se pendre ?* » Certainement pas Piotr Krawczyk, s'il avait choisi lui-même sa fin. Gabriel connaissait cette mécanique, il en avait vu d'autres, trop d'autres. La mort, la vraie, était toujours plus sale, plus désespérée. Ici, tout était trop propre.

— Tu es sûr qu'il s'appelait Krawczyk ? demanda-t-il en français, sans lever

les yeux.

Un homme à la silhouette massive, parka verte et bonnet enfoncé sur le crâne, répondit d'un hochement. Il était agent de liaison du SKW, le contre-espionnage militaire polonais.

— Oui. Piotr Krawczyk. Technicien en logistique. Il bossait pour *Radomsk Global Freight*, l'un de nos sous-traitants. Depuis un mois, il nous transmettait des infos sur des anomalies dans les flux d'aide militaire. Cargaisons retardées, véhicules déchargés à des points non répertoriés, documents falsifiés... Et puis, plus rien. Silence radio. Jusqu'à ce matin.

Gabriel s'accroupit à côté du cadavre. Il scruta les doigts légèrement repliés, les ongles courts, mais pas rongés. Il attrapa une pochette plastique tendue par un officier en combinaison blanche, en sortit un petit outil, et souleva délicatement un pan de veste.

Une étiquette logistique plastifiée était accrochée à la ceinture : Scan ID : Z15-K-2057

Il enregistra mentalement la suite. Ce code allait les mener quelque part, il le sentait. Il jeta un coup d'œil alentour. Les racks de stockage étaient vides. Pas de caisse, pas de trace récente de chargement. Mais dans un angle, une caméra de surveillance industrielle, suspendue au mur, semblait encore active. Son œil rouge clignotait faiblement.

Dumas se redressa.

— Qui a accès aux enregistrements ?

Le Polonais haussa les épaules.

— C'est une caméra factice. Juste là pour dissuader les voleurs.

Gabriel eut un sourire bref, sans joie.

— Parfait. Ils nous prennent pour des imbéciles.

Il tira son téléphone sécurisé, scanna le code sur la ceinture, prit deux clichés

rapides du visage et du nœud du câble. Puis il recula d'un pas. Une autre scène se dessinait dans son esprit – pas celle de la mort de Krawczyk, mais celle de ce qu'il avait vu, ou su. Quel genre de cargaison méritait une mise en scène aussi clinique pour effacer un témoin ?

Il n'avait pas de réponse. Mais une certitude. Quelqu'un protégeait les cargaisons. Quelqu'un tuait pour les faire disparaître.

Et Gabriel Dumas n'était pas venu en Pologne pour serrer des mains dans des cocktails. Il était venu pour traquer.

Paris, huit jours plus tôt

Le bâtiment gris de la DGSE, dans le quartier de Vaugirard, ne portait aucun nom, aucun drapeau. Les vitres fumées masquaient les silhouettes, les secrets, et les compromis. Dans les couloirs aux murs jaunis par les années, les pas résonnaient feutrés, calculés, méthodiques.

Gabriel Dumas s'installa dans la salle de briefing n° 3, en face de Claire Devers sa supérieure directe. Cheveux châains tirés en arrière, tailleur marine, regard acier. Elle ne souriait jamais sans motif stratégique.

Sur la table, un dossier kraft, cacheté. Il le reconnut avant même qu'elle ne parle. Papier fin, coins repliés : un rapport de liaison de la cellule « Alpha Nord » ; active à la frontière moldave.

— Lis. Tu pars dans trois jours.

Gabriel ouvrit la chemise épaisse. Un nom le frappa en haut de page : Krawczyk, Piotr. Il parcourut les lignes rapidement – témoignage fragmentaire d'un informateur polonais sur des anomalies répétées dans les flux d'aide militaire à destination de l'Ukraine. Des containers de munitions légères disparus. Des documents falsifiés. Des trajets modifiés au dernier moment par des ordres venus « de Très-Haut ». Et puis, un silence radio inquiétant.

Gabriel releva les yeux.

— C'est fiable ?

Claire inclina la tête.

— On n'en sait rien. L'homme était discret. Il avait accès à certains mouvements logistiques, mais pas à la chaîne entière. Mais le signal a été croisé avec deux autres sources. Et ce ne sont pas les premières disparitions de

cargaisons.

Elle marqua une pause.

— On a reçu ce matin une communication codée du SKW. L'informateur a cessé toute activité. Il ne répond plus.

Gabriel referma le dossier d'un geste lent.

— Et je vais où ? Varsovie ? Bucarest ?

— Les deux. Tu entres comme attaché de défense à Bucarest. Ensuite, libre à toi de creuser, à ta façon. Mais attention, Gabriel – il ne s'agit pas de pointer du doigt des trafiquants isolés. Il est possible qu'on touche à une chaîne de détournement structurée, appuyée par des gens bien placés. Peut-être même... dans nos rangs.

Un silence. Puis elle ajouta, plus bas :

— Tu as carte blanche. Mais si ça dérape, je nierai t'avoir envoyé.

Il esquaissa un rictus. Ce n'était pas la première fois.

*

Bucarest : trois jours plus tard

Le tarmac de l'aéroport Henri-Coandă brillait d'une lueur pâle sous le ciel plombé de janvier. Le vent d'Est balayait les passerelles et les silhouettes encapuchonnées qui s'affairaient autour des valises diplomatiques. Gabriel descendit les marches de l'avion sans presser le pas. Sa mallette de cuir noir à la main, manteau beige impeccablement boutonné, il ressemblait à n'importe quel attaché de défense fraîchement affecté.

Personne d'importance ne l'attendait... C'était prévu. Il avait reçu son affectation officielle par voie diplomatique : Attaché militaire adjoint, mission de coopération bilatérale franco-roumaine. Un poste flou, à la périphérie des affaires visibles. Il s'installa dans une berline noire conduite par un jeune

fonctionnaire de l'ambassade, silencieux et discret, puis la ville défila devant lui, glacée, grise, traversée de chantiers arrêtés et d'immeubles d'un autre temps.

Dans Bucarest, la transition postsoviétique s'était faite sans se débarrasser de ses fantômes. Chaque quartier semblait contenir une strate ancienne : vitres cassées, plaques de marbre fendues, paraboles rouillées sur des balcons défraîchis. Mais ici et là, des vitrines neuves, des SUV allemands, des résidences fermées. La ville vivait sur deux niveaux... Comme lui.

Gabriel s'installa dans un appartement impersonnel rue Iancu de Hunedoara, à deux pas de l'ambassade. Deux pièces meublées ; frigo vide, volets électriques, un bureau Ikea, une bibliothèque sans livres. Parfait.

Le soir même, il reçut un message codé sur son téléphone sécurisé. Écran noir, fond neutre, texte unique : « Contact initial. 11 h. Café Eden. Strada Stirbei Voda. Elle portera un châle rouge. »

Il mémorisa l'information. Pas de confirmation, pas de réponse. Il effaça.

*

Le lendemain matin, Gabriel entra dans le Café Eden, un ancien club de jazz reconverti en salon feutré. Boiserie sombres, fauteuils en cuir vieilli, musique discrète. Il s'assit au fond, dos au mur ; vue sur l'entrée. Les habitudes ne mouraient jamais.

À 11 h 3, elle entra.

Elle portait un châle rouge noué autour du cou, mais c'est son regard qui le frappa d'abord. Droit, intense, presque militaire. Natalia Reznik. Il la reconnut d'après la photo jointe à son dossier : ex-capitaine du renseignement ukrainien, démobilisée après un désaccord sur la chaîne de commandement. Officiellement reconvertie dans la logistique humanitaire. Officieusement, elle vendait ses services à ceux qui en avaient les moyens – ou les bons arguments.

Elle s'approcha.

— Vous êtes en avance, monsieur... ?